

Et elle se rappelle mille détails qui, rapprochés les uns des autres, esquissent d'une façon presque certaine la physionomie d'une affection...

Oui, quand elle avait été seule dans la vallée, Jacques avait dû l'aimer... lui, le fort, malgré la fragilité de sa nature à elle... Il l'avait certainement aimée... et regardée comme la compagne future de sa vie!... Non... une femme ne se trompe pas... ou plutôt il avait cru peut-être l'aimer...

Mais aujourd'hui le désert se peuplait, Jacques avait pu comparer il allait falloir lutter...

A cette pensée, Odile eut un geste de désespérance résignée...

Lutter... ? à quoi bon... ? Il y a des sentiments qui s'acceptent, mais ne s'imposent pas, et dont la déception doit s'entourer de fier silence...

Et ce fut une consolation pour elle, dans ces instants désolés, de s'être montrée bonne et douce, ce soir, de n'avoir posé aucune question, et de n'avoir livré en pâture aux invités, ni la tristesse de son visage, ni l'angoisse sainte qui lui déchirait le cœur...

...Et puis, faut-il le dire... tout au fond de son âme, elle s'attendait presque à ce malheur. Le rêve était trop beau pour durer... trop grand peut-être aussi, car elle se sentait bien faible, pour porter sur ses frères épaules la responsabilité du bonheur de Jacques, et l'obligation de réaliser l'idéal de femme que cet homme supérieur avait dû se former...

De nouveau, la défiance de l'avenir, l'appréhension de la vie montent en Odile ; et là, dans un coin du grand salon, assise à sa petite table, le front trop lourd dans sa main, elle regarde, au travers des carreaux, sa tante qui s'éternise sur la porte avec la dernière visite, et au second plan, derrière elle, sur la route de la Ferlandière, son rêve qui semble flotter et s'évanouir dans l'ombre grandissante.

A ce moment, Djinn, l'épagneul d'Odile — encore un cadeau de Jacques, — entra par la porte restée entr'ouverte, et vint mettre sa tête sur les genoux de sa maîtresse, avec ce bon regard des bêtes qui semblent comprendre notre tristesse et vouloir demander

— Je ne puis rien pour toi?...

Odile le caressa doucement... et, comme le chien semblait prolonger son interrogation, elle se pencha sur lui, et, les yeux pleins de larmes, l'embrassant sur sa tête soyeuse

— ...Djinn, murmura-t-elle tout bas, je l'aime...

Puis elle remonta dans sa chambre pour éviter le récit des gros riens de sa tante...

*

* *

Le lendemain, afin de n'avoir pas l'air de boudier, Odile partit à la Ferlandière par la grande route, avec Djinn.

La nuit avait laissé tomber sur Odile son influence reposante. Dieu, qui ne refuse pas sa rosée au plus

humble brin d'herbe, mit dans l'âme de la jeune fille un calme inespéré, la résolution très sage d'attendre les événements, de ne pas s'inquiéter pour des choses qui, somme toute, ne reposaient encore sur rien. Mais il fallut bientôt lutter pour défendre et conserver cette paix de l'âme, car la visite de la Ferlandière fut courte et gênée. Jacques avait été bon, idéalement bon, comme toujours, mais presque triste... Jeanne cachait évidemment quelque chose... En deux jours, elle avait changé complètement d'attitude vis-à-vis de son frère, et sa bonne figure dissimulait mal des préoccupations certaines ; à son départ, elle embrassa Odile avec une tendresse extraordinaire...

Sans aucun doute, il y avait du nouveau... du malheur dans l'air...

Pourtant, et contre ses habitudes, Odile se défendit encore contre cette seconde impression ; elle retourna par les étangs qui ceinturent l'Abbaye, et, tout en marchant, se raisonnait bien, essayait de se persuader que l'attitude de Jeanne était enfantine, ridicule... Pourquoi donner une telle signification à la conduite courtoise, très courtoise même de Jacques dans un salon vis-à-vis d'une jeune fille comme Alberte, que les circonstances plaçaient dans une très difficile situation... ? Jacques, avec son sentiment inné de délicatesse, devait agir comme il avait agi : c'était évident, le contraire aurait étonné...

Et Odile s'efforça de penser à autre chose...

Malheureusement, l'atmosphère est grise et morne, c'est bien un jour d'hiver, éclairant de sa lumière indécise la mort de tout. Dans les sentiers, on voit à un kilomètre au travers des futaies ; les jolis ruisseaux d'été coulent aujourd'hui avec des teintes de plomb entre des rives dénudées ; on dirait la vieillesse des choses, presque la fin de la terre ; les nids tourmentés par les vents semblent abandonnés pour toujours au milieu des branches qui n'abritent plus aucun mystère ; et le ciel traîne sur l'horizon comme un suaire de tristesse, prêt à tout ensevelir...

Odile, qui tient à son bonheur, réagit encore... Au printemps, pense-t-elle, tout renaîtra, tout vivra, tout resplendira de vie et d'amour... Les bourgeons éclateront au bout des branches ; les ruisseaux chanteront de nouveau sous les primevères, à l'ombre des aubépines en fleurs ; les oiseaux reviendront à tire d'aile réparer les ruines de leurs nids ; et le ciel, redevenu bleu, brillera comme une espérance par-dessus nos tristesses et nos appréhensions de la terre...

Et la pauvre enfant se raisonne avec courage, tout en montant le Tuquet, petit sentier de culture qui escalade les champs au travers des terres, et relie la route de la Ferlandière à celle du Val. En route, pour aider ses pensées à revenir au beau, elle veut prendre plaisir aux ébats de Djinn, qui arpente à toute vitesse les blés déjà verts et courts, et elle s'amuse même à lui lancer des pierres qu'il rapporte à sa maîtresse, le panache triomphant, les yeux tout dilatés de plaisir.